

À Victor Hugo

Toi que, dans nos cieux, un nuage
Voiturait parmi les hivers ;
Et qu'en se crevant, un orage
A jeté de ses flancs ouverts :
Aigle, couvé par le tonnerre,
Fils des cieux, tu suspends ton aire
A quelque monde imaginaire :
Cherchant la gloire dans les airs,
Ouvrant ton aile qui murmure,
De l'aquilon tu suis l'allure ;
Et le ciel, sur ta chevelure,
Met une auréole d'éclairs.

Ton front où l'avenir rayonne,
Grand centre de l'humanité,
Est la chaudière qui bouillonne
Enceinte d'immortalité.
Comme un sculpteur sur les collines,
Tu pétris de tes mains divines
Un moule que toi seul devines,
Pour y verser l'airain qui bout :
Et, dans ce corps brûlant de flamme,
Que l'on t'admire ou qu'on te blâme,
Fier, tu jettaras ta grande âme
Pour mouvoir un peuple debout.

Le siècle, qui vers toi gravite,
Ne peut dans la route des cieux,
Hâtant le pas pour aller vite,
Suivre ton pas audacieux :
Mais toi, dans ta pitié profonde,
Tu vois notre chaos immonde,
Et ne trouves pas notre monde
Assez grand pour te contenir :
Il faut dans une ère passée
Un horizon à ta pensée
Pour remplir la foule insensée
Et déborder sur l'avenir.

Dans le cœur humain que tu sondes,
Tu t'enfones sans gouvernail ;
Et comme un plongeur dans les ondes,
Tu cherches l'ambre et le corail ;
Puis tu sors de ta mer béante,
Rapportant dans ta main géante
Un monde qui pense et qui chante :
Ton génie en est créateur ;
Pour éclairer sa nuit sans voile,
Tu fais, quand le soir se dévoile,
Dans son ciel éclore une étoile
Sous chaque souffle inspirateur.

Le roman naquit sous tes pages
Tout palpitant de vérité ;
Et dans chacun des personnages
Tu fais entrer l'humanité.

Jetant le monde dans le drame,
A chaque action qui se trame,
Tu le reproduis ; et ton âme
Se multiplie en demi-dieux :
Mais je t'aime encore mieux prophète,
De ce monde atteignant le faîte
Avec deux rayons sur la tête
Et descendant du haut des cieux.

Le ciel fait place à ta pensée
Dans son essor impétueux,
Et d'en bas la foule offensée
Baigne tes pieds majestueux :
Levant leur tête moutonneuse,
Les flots, d'une bouche écumeuse,
Mordent ta base encore fumeuse ;
En tes mains prenant le fanal,
Géant, tu grandis dans l'orage,
Tu ris de l'autan qui t'outrage ;
Mais le flot s'abaisse, et sa rage
N'atteint plus que ton piédestal.

Courage, Victor ! les grands hommes
Luttent longtemps contre le sort ;
Etreint dans le moule où nous sommes,
Leur génie, en le crevant, sort :
Tout grand événement s'enfante ;
Avant d'en sortir triomphante,
Au fond de la fournaise ardente
Bout une réputation :

Il a fallu quinze ans de plainte
De sueur et de guerre sainte,
Pour que toute l'Europe enceinte
Accouchât de Napoléon !

Je te voudrais une colonne
D'où, regardant dans l'avenir,
Tu lèverais une couronne
Sur le peuple qui doit venir :
Pour que de ce faîte sublime
Tu pusses, penché vers l'abîme,
De Napoléon sur sa cime
Voir en face la majesté :
Pour que, comparant vos victoires,
Pour qu'unissant vos deux mémoires,
La France vît toutes ses gloires
Aux deux coins de notre cité !

Mais il faut traverser la tombe
Avant d'en sortir immortel ;
Ce n'est que quand un héros tombe
Que le temps lui dresse un autel :
Vivant, la tempête profonde
Pour lui trouble le ciel et l'onde ;
Mort, son ombre envahit le monde.
Sur sa colonne, sans affront,
Comme un fantastique prophète,
Dans le calme ou dans la tempête
Il porte, sans baisser la tête,
Le ciel qui pèse sur son front.

Comme l'obus ou bien la bombe
Qui dans les cieux courbe un éclair,
Sous les palais creuse sa tombe,
Et, se crevant, embrase l'air ;
Ou, comme l'antique sagesse,
Qui, d'un front que la fièvre oppresse
Sous le lourd marteau qui la blesse,
Sort, casque au front, lance au milieu :
Ainsi, d'une tête mortelle,
Sur une enclume solennelle,
La mort, dont le bras nous martèle,
En frappant, fait jaillir un Dieu !

Alphonse Esquiros (1812–1876)